



"Les théories de la lecture. Essai de structuration d'un nouveau champ de recherche"

Dufays, Jean-Louis

CITE THIS VERSION

Dufays, Jean-Louis. *Les théories de la lecture. Essai de structuration d'un nouveau champ de recherche*. In: *Le Langage et l'Homme*, Vol. XXVI, no.2-3, p. 115-127 (juin-septembre 1991) <http://hdl.handle.net/2078.1/150391>

Le dépôt institutionnel DIAL est destiné au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques émanant des membres de l'UCLouvain. Toute utilisation de ce document à des fins lucratives ou commerciales est strictement interdite. L'utilisateur s'engage à respecter les droits d'auteur liés à ce document, principalement le droit à l'intégrité de l'œuvre et le droit à la paternité. La politique complète de copyright est disponible sur la page [Copyright policy](#)

DIAL is an institutional repository for the deposit and dissemination of scientific documents from UCLouvain members. Usage of this document for profit or commercial purposes is strictly prohibited. User agrees to respect copyright about this document, mainly text integrity and source mention. Full content of copyright policy is available at [Copyright policy](#)

Les théories de la lecture

Essai de structuration d'un nouveau champ de recherche

Jean-Louis DUFAYS
Unité de Didactique du Français
Université Catholique de Louvain

On sait que les derniers développements de la théorie du texte ont été le lieu d'un renversement de perspective lourd de conséquences : alors qu'elle avait généralement privilégié le point de vue de la *production* textuelle, la recherche s'est centrée de plus en plus sur celui de la *réception*. « La théorie se doit d'abord une considération approfondie du statut et du pouvoir du lecteur » écrit sans ambages Stéphane Santerres-Sarkany, auteur d'un récent « Que sais-je ? » consacré à *La théorie de la littérature* (1990 : 59). Je voudrais ici brièvement retracer les raisons de cette évolution, puis dresser un rapide panorama des principales orientations qui partagent aujourd'hui le champ des théories de la lecture.

1. Les théories de la production

Les théories qui ont dominé la critique jusqu'à la fin des années 70 se caractérisaient par la priorité accordée au *texte* comme objet déjà là et/ou à certains éléments de son contexte d'énonciation. Trois types d'approches pouvaient alors être distingués :

- L'approche « exégétique », qui considérait le texte comme une « œuvre » dotée définitivement d'un sens canonique et adoptait à son égard une attitude à la fois *finaliste* (il faut restituer *le sens*, se montrer fidèle à la lettre du texte et/ou à l'intention de son auteur) et transcendante (la découverte du sens exact ne peut se faire qu'à l'aide d'un code extérieur).
- L'approche « imminente », qui était centrée sur les rapports de sens internes à l'énoncé. Cette approche, qui était déjà présente à l'état de programme chez Aristote, est devenue sous l'influence de Spinoza le fondement de la philologie, puis s'est propagée au XX^e s. sous le nom d'analyse structurale. Elle considérait le texte comme un système de signes clos sur lui-même et prétendait pouvoir l'analyser sans référence à des données extérieures.

— L'approche « contextuelle », qui mettait l'accent sur les rapports que le texte entretient avec la réalité extérieure (cf. les travaux de Benveniste et la théorie des *speech acts* d'Austin et Searle) et/ou avec les « textes » antérieurs de la littérature, de l'inconscient ou de la société (cf. Kristeva, Tel Quel, les psycho- et socio-critiques, la théorie de l'intertextualité). Cette option a débouché sur deux types distincts d'analyses. D'une part, le discours de communication a fait l'objet d'une approche pragmatique centrée sur la « fidélité » du discours au réel, sur son efficacité par rapport aux buts recherchés, sur sa « performativité », la manière dont il agit concrètement sur le contexte... D'autre part, considéré dans la diversité de ses contextes possibles, le texte littéraire est désormais perçu comme le lieu d'une « productivité », d'un engendrement infini. L'analyse récuse alors tant le finalisme de l'exégèse classique que l'autotélisme de l'analyse structurale, et elle se fait déconstruction : à l'idée d'un sens unique se substitue celle de l'« œuvre ouverte », du texte « pluriel » en proie aux incertitudes de la signifiante (cf. Eco 1962, Barthes 1970, et les travaux de Blanchot, Derrida, de Man).

2. Les théories de la réception

2.2. Deux postulats

À la fin des années 70, tant en Allemagne (Jauss, Iser) que dans le domaine français (Charles, Riffaterre, Renier), paraissent différents travaux qui soulignent que la source de la production du sens est moins le texte que le récepteur, moins l'objet produit que le sujet lisant. Deux idées qui avaient déjà été avancées dans certains travaux antérieurs (notamment ceux du pragois Mukarovsky) s'imposent désormais :

- 1) Tant qu'il n'est pas « travaillé » par un récepteur, le texte est un produit inachevé, un message purement virtuel qui attend une concrétisation.
- 2) Avant de devenir un système ordonné de significations, le texte se présente comme un ensemble d'indéterminations, d'ouvertures de sens qui font appel à la collaboration active du lecteur.

2.2. Lecture modèle et lecture réelle ; effet et réception

Par delà leur commune adhésion à ces deux postulats, les nouvelles théories qui se sont développées ces dernières années se laissent partager en deux grandes catégories.

Les unes restent centrées sur le texte et s'intéressent à la manière dont celui-ci influencerait, voire déterminerait, l'activité de ses récepteurs ; le point de vue adopté ici est donc interne et présuppose qu'il existe une structure contraignante de la textualité. Dans chaque texte serait inscrit un programme de lecture spéci-

fique, une « rhétorique de la lecture » (Charles 1977), un lecteur « implicite » (Iser 1976) ou « modèle » (Eco 1979).

Les autres théories sont centrées sur le lecteur empirique et s'intéressent aux divers aspects de son activité ; résolument externes, elles cherchent notamment à rendre compte de l'influence exercée sur la lecture par les différents contextes de réception, que ce soit à travers l'histoire (cf. Jauss 1978) ou à travers les divers groupes de la société (cf. Escarpit 1970, Leenhardt 1982, Lafarge 1983).

En Allemagne, ces deux types de théories sont appelés respectivement *théorie de l'effet* et *théorie de la réception* (cf. Iser 1985 : 5). Chacune d'elles a été approchée par diverses disciplines (cf. Suleiman et Crosman 1980). Je me limiterai ici à passer en revue quelques travaux relevant de la *sémiotique*, de l'*Esthétique*, de la *sociologie* et de la *psychanalyse*.

3. Les théories internes (ou de l'effet)

3.1. La sémiotique de l'effet

La majorité des théories centrées sur l'idée d'une lecture « inscrite » ou « programmée » peuvent être cataloguées de « sémiotiques » ; héritières déclarées de l'analyse structurale, elles empruntent à cette discipline une grande partie de leur vocabulaire et de leurs concepts.

Dans *Rhétorique de la lecture* (1977), Michel Charles étudie la manière dont « un texte expose, voire « théorise », explicitement ou non, la lecture que nous en faisons ou que nous pouvons en faire », c'est-à-dire d'une part « comment il nous laisse libres (nous *fait* libres) », et d'autre part « comment il nous contraint » (p. 9). L'auteur cherche, « à partir de la poétique, (à) définir un projet rhétorique » (p. 10). Son livre propose cependant moins une théorie complète de la lecture qu'un ensemble de réflexions plus ou moins éparpillées devant servir de prolegomènes à une telle théorie.

Beaucoup plus systématique, le *Lector in fabula* d'Umberto Eco (1979, trad. fr. 1985) constitue la principale tentative qui ait été faite par la sémiotique pour théoriser « complètement » un type de lecture, celle des textes narratifs.

Les trois premiers chapitres du livre exposent les fondements conceptuels de la théorie d'Eco. On en retiendra principalement :

- 1) la définition du sémème comme d'une « instruction orientée au texte » ou comme d'un « texte virtuel », et celle du texte comme d'une « expansion de sémème » ou d'une « machine présuppositionnelle » ;
- 2) la définition reprise à Peirce du rapport dialectique qui existe entre le processus de la « sémosis illimitée » et la « pragmatique du texte » qui vise à l'établissement d'un « Interprétant Final » ;

- 3) la définition du «lecteur Modèle» comme d'une «stratégie» prévue par le texte pour permettre au lecteur empirique de l'interpréter de manière «coopérative» ;
- 4) La distinction entre les textes «fermés» qui programment strictement l'interprétation et les textes «fermés» qui programment strictement l'interprétation et les textes «ouverts» qui au contraire laissent un certain champ au jeu de la sémiosis illimitée ;
- 5) la distinction entre l'interprétation, qui est un processus pragmatique de rationalisation et de coopération au programme textuel, et les diverses formes d'utilisations, par lesquelles le lecteur stimule librement son imagination.

Pivot de l'ouvrage, la 4^e partie expose d'une part le schéma général des «niveaux de coopération textuelle», c'est-à-dire des diverses opérations qu'il faut effectuer pour interpréter un texte, et d'autre part, l'inventaire (malheureusement assez sommaire) des composantes de l'«encyclopédie» du lecteur modèle, c'est-à-dire des connaissances qui permettent de construire le sens.

Les parties 5 à 9 étudient le fonctionnement précis des différents niveaux d'interprétation définis au chapitre 4 :

Le premier niveau — sur lequel tout repose — est celui de l'explicitation sémantique par le développement de structures discursives. Le lecteur est d'abord orienté par un certain nombre de signaux (titre du texte, répétition de «mots-clés»...) vers la (re)construction de *topics* (terme anglais repris à Van Dijk), c'est-à-dire de structures sémantiques hypothétiques qui, combinées, s'intègrent dans une hypothèse sémantique globale (appelée *macrotopic*). Instruments pragmatiques, les topics aboutissent à la construction des *isotopies* qui constituent les structures sémantiques proprement dites, 8 types d'isotopies (4 discursives et 4 narratives) sont distinguées et passées en revue.

Le niveau suivant est celui des structures narratives : le schéma fondamental de la narration (ou *fabula*) est progressivement (re)constitué à partir du «sujet» narratif initial selon un double processus de contraction et d'expansion et suivant différents «niveaux». Les structures narratives peuvent aussi se présenter dans les textes non narratifs, mais leur développement requiert toujours certaines conditions élémentaires.

Une autre opération importante est celle qui constitue à effectuer des «prévisions» (c'est-à-dire des «préfigurations de mondes possibles») et des «promenades inférentielles» (des suppositions relatives à la «suite» de la fabula) à partir des disjonctions de probabilité inscrites dans le texte. Les fabulae «fermées» qui résolvent systématiquement ces disjonctions s'opposent aux fabulae «ouvertes» qui maintiennent certaines d'entre elles jusqu'au bout.

Essentielle également est la construction des diverses «structures de mondes» qui constituent la fabula. Un «monde possible» est une construction culturelle ; c'est «un ensemble d'*individus* pourvus de *propriétés*», et en particulier «un *cours d'événements*» qui dépend «des attitudes propositionnelles de quelqu'un

qui l'affirme, le croit, le rêve, le désire, le prévoit, etc». Les différents mondes de la fabula prennent toujours sens par rapport à un monde de référence (W_O) qui, même s'il s'agit du monde dit «réel», n'en est pas moins lui aussi une construction culturelle. Chaque monde possible est défini par des «propriétés nécessaires» et des propriétés essentielles ; à partir de ces propriétés se pose le problème de l'identité, c'est-à-dire de la détermination de ce qui est «persistant à travers des états de choses alternatifs». Diverses formes d'accessibilité existent entre les différents mondes : il faut distinguer les relations d'accessibilité qui relient au monde narratif (W_N) le monde de référence (W_O), le monde des attitudes propositionnelles des personnages (W_{NC}) et le monde possible imaginé du lecteur empirique (W_R).

Viennent enfin les «structures actantielles et idéologiques» qui constituent l'«interprétation profonde» du texte et peuvent être de nature intensionnelle ou extensionnelle.

Les deux derniers chapitres montrent comment ces diverses opérations sont concrètement mises en œuvre dans la lecture de deux textes, le début du roman de Cyrus A. Sulzberger *Le marchand de dents*, et une nouvelle d'Alphonse Allais, «Un drame bien parisien».

Si la théorie d'Eco concerne exclusivement le texte narratif, les travaux de Michel Riffaterre (*La production du texte*, 1979, «L'illusion référentielle», 1982, et *Sémiotique de la poésie*, 1983) s'attachent à définir les conditions générales qui doivent régir l'«explication des faits littéraires», et en particulier l'explication du poème. Après avoir, à l'instar de Charles et de Eco, défini le texte comme «un code limitatif et prescriptif» (1979 : 11), Riffaterre affirme avec force que «le référent n'est pas pertinent à l'analyse» ; le premier mouvement de la lecture est certes «heuristique», dirigé vers la dimension mimétique du texte, mais le sens global n'est produit que lors de la lecture «herméneutique», qui est centrée sur la signifiante, c'est-à-dire sur les lieux communs qui sont attachés aux signifiants et dont on peut restituer le système en observant leurs combinaisons au fur et à mesure de sa lecture (1982 : 96-97, 1979 : 19).

Une autre thèse de Riffaterre est que le poème est «le résultat de la transformation d'une matrice» (1982 : 100), c'est-à-dire d'une phrase ou d'un mot qui n'apparaît pas forcément comme tel dans le texte, mais dont «le déplacement produit des variantes tout au long du poème», à la manière d'une névrose (p. 102). La signifiante est déterminée par *surdétermination* suivant deux dérivations possibles à partir de la matrice. La première est «l'expansion, qui transforme les constituants de la matrice en formes plus complexes» (p. 101) ; la seconde est «la dérivation hypogrammatique : une expression ou un texte sont poétisés, c'est-à-dire transformés en une unité de signifiante au sein de laquelle ils renvoient à un texte préexistant, qui est l'hypogramme» (p. 105). Si l'hypogramme ne dépasse pas un groupe de mots ou une phrase, son actualisation prend «une forme stéréotypée qui s'imprime dans l'esprit du lecteur et constitue un cadre de référence interne» ; lorsque son extension est plus importante, il constitue un

système descriptif qui a pour composants, non de simples mots, mais des phrases complètes, des fragments de description, etc., et ses composants lexicaux sont liés entre eux par des stéréotypes qui forment un ensemble de représentations souvent déjà investies d'un statut littéraire» (p. 111).

Parmi les autres travaux qui ont apporté une contribution significative à la sémiotique de l'effet, on peut encore citer (pêle-mêle) ceux du Groupe μ , de Ph. Hamon, de D. Bertrand, de D. Combe, de D. Coste, de J. Culler, d'I. Crosman, de G. Prince et de J.-M. Adam.

3.2. L'esthétique (ou poétique) de l'effet

La théorie exposée par **Wolfgang Iser** dans *L'acte de lecture* (1976, trad. fr. 1985) repose sur deux présupposés longuement exposés :

- 1) « L'interprétation ne peut plus se contenter de communiquer aux lecteurs le sens du texte ; elle doit s'intéresser aux conditions de constitution du sens » (p. 43) ;
- 2) il existe un « rôle du lecteur » inscrit dans chaque texte. Cette « structure textuelle d'immanence du récepteur » est appelée le « lecteur implicite » (p. 70).

À partir de là, Iser essaie de définir la manière dont les œuvres littéraires (ou plus exactement les fictions) agissent dans le champ référentiel du lecteur et la fonction qu'elles y exercent. Selon lui, chaque texte littéraire propose un « répertoire » inédit, une vision du monde spécifique, différente de la réalité, car les éléments du monde réel s'y trouvent nécessairement sélectionnés et combinés au sein d'un nouvel ensemble (pp. 114 sq.). Ce répertoire fictionnel déploie ses contenus selon des « stratégies » particulières, à travers les variations qui ont lieu dans la structure du thème (premier plan) et de l'horizon (arrière-plan).

Intervient alors le processus de la compréhension, qui est défini comme une interaction du texte et du lecteur. Le lecteur implicite impose au lecteur empirique une « mobilité du point de vue », une mise en mouvement de la conscience qui débouche sur une construction de configurations textuelles cohérentes, sur la prise en compte du caractère événementiel du texte et sur l'implication personnelle du lecteur.

Le processus de lecture ainsi mis en place comprend diverses « synthèses passives » que le lecteur ne contrôle pas vraiment : le caractère *visuel* de la représentation, son caractère *affectif*, la formation de l'image de représentation et la constitution du sujet lisant. En revanche, l'activité créatrice du lecteur est sollicitée par les « lieux d'indéterminations » (*Leerstelle*) du texte, les « blancs » où apparaissent des disjonctions de significations. C'est en effet dans la mesure où il colmate ces blancs que le lecteur constitue l'œuvre dans sa conscience : il assemble les diverses perspectives offertes par le texte, les confronte, et corrige constamment les représentations qu'il en dégage pour aboutir en fin de compte à un nouveau modèle de réalité qu'il aura activement contribué à élaborer.

Cette conception de la lecture comme d'une activité « créative » a été critiquée par **Stierle** (1979). Pour ce critique, la résorption des indéterminations constitue une réception « quasi-pragmatique » : elle soumet le lecteur à l'illusion référentielle et ne respecte pas la spécificité du discours fictionnel. Plutôt que de chercher à rationaliser le texte, il faudrait pratiquer une réception « pseudo-référentielle », lire la fiction « à distance », comme une fiction.

Kläpfer (1982) s'est pour sa part attaché à développer la typologie des *Leerstelle* qui n'était qu'esquissée chez Iser.

3.3. La sociologie de l'effet

Du côté de la sociologie, **Adorno** déjà estimait que les structures de l'œuvre véhiculaient sur le lecteur une fonction idéologique latente : lorsqu'il est le reflet de l'idéologie dominante, l'art démobilise le lecteur en le cantonnant dans la passivité et l'égoïsme de la jouissance esthétique. Une autre forme de « sociologie de l'effet » a été développée dans l'ex-Allemagne de l'Est par l'école de Berlin (cf. Schober 1983). Pour son chef de file **Manfred Naumann**, l'étude du processus de réception est inextricablement liée à celle du processus de production car tout lecteur est conditionné par le « Modèle de réception » (*Rezeptionsvorgabe*) qu'a choisi l'auteur, lequel modèle est immanent à l'œuvre mais ne se limite pas à des éléments de type littéraire (différence avec Iser et Jauss).

3.4. La psychanalyse de l'effet

Du côté de la psychanalyse, Lesser, Holland et Orlando ont affirmé chacun à leur manière que des configurations inscrites dans la structure de l'œuvre littéraire avaient le pouvoir de procurer au lecteur une détente, un soulagement. Pour **Lesser** (1962), cette détente est produite par la représentation « en miroir » dans le texte de la tension qui a lieu entre les trois composantes psychiques du lecteur (surmoi, moi, ça). Pour **Holland** (1968), elle résulte plutôt de la similitude qui existe entre la démarche du récit et le comportement humain : de part et d'autre, un imaginaire inconscient est transformé en significations conscientes. Lire permet dès lors au sujet de découvrir la signification psychanalytique de ses propres attitudes. **Orlando** (1972) enfin estime qu'il y a dans tout texte une « fonction destinataire » objectivement inscrite qui permet au lecteur de saisir la part de « retour formel du réprimé » que véhicule l'œuvre.

4. Les théories externes (ou de la réception)

4.1. La sémiotique de la réception

L'étude des réceptions empiriques n'est pas a priori du ressort de la sémiotique. Quelques sémioticiens ont cependant su dépasser le dogme de la lecture modèle pour s'intéresser à la manière dont on construit ou peut construire les significations pendant la lecture. Déjà **Barthes** dans *Le plaisir du texte* (1973) disait clairement qu'il appartenait au lecteur de faire de sa lecture un plaisir (fondé sur la culture) ou une jouissance (fondée sur la perte des repères « sûrs »), tandis que **Paul de Man** insistait dans toute son œuvre sur le travail « déconstructeur » que le lecteur pouvait (voire devait) effectuer dans la structure sémantique des textes. **Victor Renier** (1979) a pour sa part bien montré que la signification était toujours une entreprise idéologique de réduction des possibles : lire, c'est projeter sur le texte un paradigme préexistant qui ne lui est en rien immanent. Dans une voie parallèle, **Charles Grivel** (1974, 1978, 1980-1981, 1986) entreprend patiemment depuis plus de quinze ans d'ériger une théorie des « systèmes doxiques », c'est-à-dire une étude systématique des univers de croyance qui fondent toute écriture et toute lecture. Enfin, **Frans Rutten** (1980) a développé un modèle d'analyse de la lecture qui donne résolument la priorité à l'activité du lecteur. Pour lui, c'est le lecteur, et non le texte, qui produit les significations en recourant aux structures sémantiques dont il a la compétence. Plutôt que de continuer à accréditer l'idée d'un illusoire « pouvoir du texte », il faut s'atteler à l'examen précis des diverses opérations qui permettent de transformer la matérialité opaque (l'« artefact ») du texte en un objet sémiotique.

4.2. L'esthétique de la réception

Prenant ses distances aussi bien par rapport au formalisme qu'au « sociologisme » marxiste, **Hans Robert Jauss** (*Pour une esthétique de la réception*, 1978 et *Pour une herméneutique littéraire*, 1988) se donne pour objectif la constitution d'une « esthétique de réception » axée sur l'étude des lectures successives qui sont faites d'une même œuvre. Chaque œuvre et chaque lecture s'inscrit dans un « horizon d'attente » littéraire, c'est-à-dire dans un ensemble de connaissances relatives aux genres littéraires, aux « intertextes » possibles (sources) et aux courants esthétiques. Étudier le destin d'une œuvre consistera dès lors à voir quels ont été ses rapports avec les différents « horizons » dans lesquels elle a été insérée (la grande œuvre étant celle qui a « déçu » les attentes de son public original) ; quant à l'interprétation de l'œuvre, elle devra s'appuyer sur une reconstitution minutieuse de l'horizon d'attente du premier public.

4.3. La sociologie de la réception

Outre les travaux déjà évoqués de Charles Grivel, qui se situent aux confins de la sémiotique et de la sociologie, la réception a fait l'objet jusqu'à présent de trois sortes d'approches sociologiques.

La plus ancienne est due à **Robert Escarpit** (1970) et à l'École de Bordeaux : elle a pour objet l'étude de tous les éléments relatifs à la « production » et à la « consommation » de la littérature (notamment le succès des œuvres, leur survie, leur public, la manière dont elles sont lues, etc.).

Un autre type de recherche a été entrepris par **Jacques Leenhardt** (1982) : celui-ci s'est basé sur une vaste enquête menée simultanément en France et en Hongrie pour distinguer et définir trois « modalités de lecture » et quatre « systèmes de lecture » types.

Enfin, **Claude Lafarge** (1983), dans la lignée de Pierre Bourdieu, s'est consacré à l'étude de « la valeur littéraire », de « l'usage social des fictions » et de l'opposition entre les compétences de lecture « dominante » (du public cultivé et de l'avant-garde) et « dominée » (du « grand public »).

4.4. La psychanalyse de la réception

Michel Picard (*La lecture comme jeu*, 1986) est sans doute le premier à avoir appliqué les concepts de la psychanalyse non plus seulement aux contenus (ou aux effets) textuels, mais aussi à l'activité réceptrice elle-même. Pour lui, la lecture est essentiellement *jeu*, va-et-vient, rapport dialectique entre les diverses instances du sujet lecteur que sont le *liseur* (le lecteur matériel, considéré dans son corps, sa présence physique), le *lu* (le lecteur « passif » soumis à l'illusion référentielle), et le *lectant* (le lecteur critique, qui met le texte à distance). De ce jeu, Picard commence par étudier la fonction (ch. 1) et les motivations (ch. 2), avant de souligner avec force qu'il a partie liée avec l'illusion, le mode du « comme si » (ch. 3). Est ensuite abordée la question de l'immanence des effets et de l'« influence » du texte (ch. 4), puis celle des types de jeux liés aux différents genres et modes littéraires (ch. 5), et enfin la question de la lecture « littéraire » (ch. 6) et de son apprentissage (ch. 7).

Dans un essai ultérieur (*Lire le temps*, 1989), Picard a précisé sa théorie en s'attachant, après Weinrich (*Le temps*, 1973) et Ricœur (*Temps et récit*, 1983, 1984 et 1985), à l'étude systématique des différents types de temporalités qui interviennent dans l'acte de lecture : temps du déchiffrement, temps fictionnels, temps réel, temps « hors temps » où se meut le lecteur lorsqu'il est « pris » par le texte, et enfin temps transitionnel où se joue le va-et-vient entre *liseur*, *lu* et *lectant*, entre le *playing* de la lecture inconsciente et le *game* de la lecture maîtrisée (terminologie reprise à Winnicott).

5. Tentatives de bilan

5.1. Examen critique

Les théories de l'effet et de la réception se présentent parfois explicitement comme complémentaires (cf. la collaboration au sein de l'École de Constance de l'«esthétique de la réception» de H. R. Jauss et l'«esthétique de l'effet» de W. Iser). Cela montre bien que lorsqu'on les envisage isolément et de manière radicale, les deux options sont l'une comme l'autre difficilement recevables.

D'un côté, la prétention qu'a la théorie interne de définir une lecture «modèle» programmée par le texte ne tient pas compte de la diversité des codes de lecture qui peuvent servir à produire le sens d'un texte, ni des motivations et des compétences du sujet lisant. En outre, il n'est pas possible de définir clairement la nature et l'origine des «structures textuelles» qui sont censées programmer la lecture : lorsqu'on s'essaie à les nommer, on s'empêtré dans des raisonnements circulaires où le parti pris finit toujours par l'emporter sur les constats «objectifs».

D'un autre côté, il paraît évident que, même si chaque lecteur est plus ou moins libre de l'organiser à sa guise, la lecture n'est pas un phénomène purement subjectif. S'il a le choix entre des points de vue interprétatifs divers, le lecteur n'en est pas moins limité par l'«horizon d'attente», le contexte socio-culturel dans lequel il vit, car il est obligé de puiser ses pôles de références parmi des connaissances qui sont plus ou moins largement partagées par les autres lecteurs de son époque et de sa culture. Il existe donc bel et bien pour tous les lecteurs qui appartiennent au même groupe socio-culturel d'une même époque un réseau virtuel d'effets textuels communs qui peuvent donner l'illusion d'être programmés par le texte mais qui proviennent en fait de schémas cognitifs communs, de stéréotypes. Comme le dit Charles Grivel, «L'acte de lecture procède de la doxa, l'usage de l'œuvre, bon gré, mal gré, s'y fonde» (1986 : 51). Le fait que nombre de stéréotypes aient traversé les âges et les cultures assure certes une durée très longue à certains effets de sens ; mais le fait que de nombreux stéréotypes du passé soient aujourd'hui tombés en désuétude empêche d'affirmer que les effets d'un texte lui sont immanents, attachés de manière définitive.

5.2. Texte et lecture : définitions

Ces réflexions nous amènent à donner du texte et de la lecture une double définition. La première mettra l'accent sur la relativité du texte : quand on le prend hors de tout contexte, celui-ci est, comme le dit Rutten (1980), un *pur artefact* dénué de toute signification, et la lecture est un *processus de construction* qui repose en premier lieu sur les compétences et les motivations du lecteur).

La seconde définition s'appuie sur la prégnance des stéréotypes : elle affirme que le texte devient, dès qu'il est saisi dans un contexte socio-culturel donné (c'est-à-

dire, dès qu'il est pris comme *discours*), un *objet social* dont il s'agit pour le lecteur non plus seulement de construire la lecture, mais aussi de *reconnaître* les signifiants en les référant à des schémas cognitifs connus. La lecture devient alors un processus de reconnaissance et de combinaison d'une matière préexistante.

Éminemment complémentaires, ces deux définitions du texte (artefact dont le sens est à construire et objet social à reconnaître) n'ont pas à être hiérarchisées : la lecture est un processus dialectique où se mêlent liberté et contrainte.

5.3. Le champ de la recherche

La théorie de la lecture est actuellement en plein développement. Parmi les domaines de recherche qui sont depuis quelques années en chantier, on peut citer pêle-mêle :

- l'inventaire et la typologie des différentes sortes de *codes* qui peuvent être mobilisés dans la lecture et la définition précise des types de significations et/ou de référents qu'ils permettent de construire ; peuvent notamment être distingués :
 - différents *systèmes référentiels* (intratextuel/extratextuel, intertextuel/architextuel, socio-culturel/littéraire, réel/fictionnel) (cf. les travaux de Bertrand, Crosman, Coste, Schaeffer, Mc Cormick et Waller, Pavel) ;
 - différents niveaux de codes (codes verbaux/thématico-narratifs/actantiels et idéologiques ; codes de l'*elocutio*/de la *dispositio*/de l'*inventio*) (cf. Eco, Adam) ;
 - différents contextes socio-historiques (celui de l'énonciation originelle, celui des réceptions successives, celui de la réception actuelle) (cf. Jauss) ;
- l'examen systématique des opérations *logiques* de la lecture (indépendamment de toute référence à un lecteur «idéal») (cf. Rutten, Renier, Eco) ;
- l'inventaire et la typologie des *modes optionnels* de lecture, c'est-à-dire des opérations possibles qui fluctuent en fonction du type de code que l'on privilégie (cf. Stierle, Lafarge, Picard) ;
- l'analyse des processus *axiologiques* de la lecture ; l'étude de la lecture en tant que productrice non seulement de significations, mais aussi de *valeurs* (cf. Lafarge, Grivel).

On le voit, les perspectives de recherche ne manquent pas. Avis aux amateurs !

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.-M., 1989. « Pour une pragmatique linguistique et textuelle », in REICHLER Cl. (éd.), *L'interprétation des textes*, Paris, Minuit, pp. 183-222.
- AMOSSY, R., 1982. « The Cliché in the Reading Process », *Sub-Stance*, 35, pp. 34-45.
- AMOSSY, R., 1984. « Stereotypes and representation in fiction », *Poetics Today*, 5-4, pp. 689-700.
- BARTHES, R., 1970. *S/Z*, Paris, Seuil (Points, 70).
- BARTHES, R., 1973. *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil (Points, 135).
- BERTRAND, D., 1988. « La transparence d'un texte. Exercice de lecture sémiotique », *Le français dans le monde. Le point de vue du lecteur*, pp. 81-95.
- BILLAZ, A., 1983. « Le point de vue de la réception : prestiges et problèmes d'une perspective », *Revue des Sciences humaines*, 189. *Le texte et ses réceptions*, pp. 21-36.
- CHARLES, M., 1977. *Rhétorique de la lecture*, Paris, Seuil (Poétique).
- COMBE, D., 1985. « Poésie, fiction, iconicité. Vers une phénoménologie des conduites de lecture », *Poétique*, 61, pp. 35-48.
- COSTE, D., 1980. « Trois conceptions du lecteur et leur contribution à une théorie du texte littéraire », *Poétique*, 43, pp. 354-371.
- COSTE, D., 1984. « Lector in figura : fictionnalité et rhétorique générale », in BESSIERE J. (éd.), *Lectures, systèmes de lectures*, Paris, P.U.F., pp. 11-26.
- CROSMAN, I., 1981. « Poétique de la lecture romanesque », *L'Esprit Créateur*, 21-2, pp. 70-80.
- CROSMAN, I., 1988. « Thématique et poétique de la lecture romanesque », *Communications*, 47, pp. 63-77.
- CULLER, J., 1975. *Structural Poetics*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- de MAN, P., 1989. *Allégories de la lecture*, Paris, Galilée.
- ECO, U., 1965. *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil (Points, 107).
- ECO, U., 1985. *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset (Figures).
- ESCAPIT, R., 1970. *Le littéraire et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature* (éd.), Paris, Flammarion (Champs).
- GRIVEL, Ch., 1973. *La production de l'intérêt romanesque*, La Haye, Mouton.
- GRIVEL, Ch., 1978. « Les universaux de texte », *Littérature*, 30, pp. 25-49.
- GRIVEL, Ch., 1980-1981. « Esquisse d'une théorie des systèmes doxiques », *Degrés*, 24-25, pp. d1-d23.
- GRIVEL, Ch., 1986. « Vingt-deux thèses préparatoires sur la doxa, le réel et le vrai », *Revue des sciences humaines*, 201, pp. 49-55.
- GROUPE µ, 1990. *Rhétorique de la poésie, Lecture linéaire, lecture tabulaire*, Bruxelles, Complexe, rééd. Paris, Seuil (Points, 216).
- HALLYN, F. et SCHUEREWEGEN, Fr., 1987. « De l'herméneutique à la déconstruction », in DELCROIX M. et HALLYN F. (éd.), *Méthodes du texte, Introduction aux études littéraires*, Paris-Gembloux, Duculot, pp. 314-322.
- HAMON, Ph., 1974. « Note sur les notions de norme et de lisibilité en stylistique », *Littérature*, 14, 114-122.
- HAMON, Ph., 1977. « Texte littéraire et métalangage », *Poétique*, 31, pp. 261-284.
- HAMON, Ph., 1979. « Narrativité et lisibilité. Essai d'analyse d'un texte de Rimbaud », *Poétique*, 40, pp. 453-464.
- HOLLAND, N., 1968. *The Dynamics of Literary Response*, New-York.
- HOLUB, R.C., 1984. *Reception theory. A critical introduction*, Londres-New York, Methuen.
- ISER, W., 1985. *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga (Philosophie et langage).
- JAUSS, H.-R., 1978. *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des Idées).
- JAUSS, H.-R., 1988. *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des Idées).
- KLOEPFER, R., 1982. « Escape into Reception. The Scientific and Hermeneutic Schools of German Literary Theory », *Poetics Today*, 3-2, pp. 47-75.
- LAFARGE, Cl., 1983. *La valeur littéraire. Figuration littéraire et usages sociaux des fictions*, Paris, Fayard.
- LEENHARDT, J., 1980. « Introduction à la sociologie de la lecture », *Revue des sciences humaines*, 177, pp. 39-55.
- LEENHARDT, J. et JOSZA, P., 1982. *Lire la lecture*, Paris, Le Sycomore.
- LESSER, S., 1962. *Fiction and the Unconscious*, New York, Vintage Books.

- Mc CORMICK, K. et WALLER, G.-F., avril 1987. « Text, Reader, Ideology. The Interactive Nature of the Reading Situation », *Poetics*, 16-2, pp. 193-108.
- ORLANDO, 1972. *Per una teoria freudiana della letteratura*, Turin, Einaudi.
- OTTEN, M., 1982. « La lecture comme reconnaissance », *Français 2000*, 104, pp. 39-48.
- OTTEN, M., 1987. « Sémiologie de la lecture », in DELCROIX M. et HALLYN, F. (éd.), *Méthodes du texte, Introduction aux études littéraires*, Paris-Gembloux, Duculot, pp. 340-350.
- PAVEL, Th., 1988. *Univers de la fiction*, Paris, Seuil (Poétique).
- PICARD, M., 1986. *La lecture comme jeu*, Paris, Minuit (Critique).
- PICARD, M., 1989. *Lire le temps*, Paris, Minuit (Critique).
- PRINCE, G., 1981. « Reading and Narrative Competence », *L'Esprit créateur*, 21-2, pp. 81-88.
- RENIER, V., 1979. « Sens et signification dans un conte oral brésilien », *Les Lettres romanes*, XXXIII, pp. 13-31.
- RICOEUR, P., 1983, 1984 et 1985. *Temps et récit* (3 vol.), Paris, Seuil (L'ordre philosophique).
- RIFFATERRE, M., 1979. *La production du texte*, Paris, Seuil (Poétique).
- RIFFATERRE, M., 1978. « L'illusion référentielle », repris in BARTHES R. et al., *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982, pp. 91-118.
- RIFFATERRE, M., 1983. *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil (Poétique).
- RUTTEN, Fr., 1980. « Sur les notions de texte et de lecture en critique littéraire », *Revue des Sciences humaines*, 177, pp. 67-83.
- SANTERRES-SARKANY, St., 1990. *Théorie de la littérature*, Paris, P.U.F. (Que sais-je ? 2514).
- SCHUEREWEGEN, Fr., 1987. « Théories de la réception », in DELCROIX M. et HALLYN F. (éd.), *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*, Paris-Gembloux, Duculot, pp. 323-339.
- STEINMETZ, H., 1981. « Réception et interprétation », in KIBEDI VARGA A. (éd.), *Théorie de la littérature*, Paris, Picard, pp. 193-209.
- SULEIMAN, S. et CROSMAN, I., 1980 (éd.). *The Reader in the Text : Essays on Audience and Interpretation*, Princeton University Press.
- TODOROV, T., 1975. « La Lecture comme construction », *Poétique*, 24, pp. 417-425.
- TODOROV, T., 1978. *Symbolisme et interprétation*, Paris, Seuil (Poétique).
- VAN DIJK, T.A., 1977. *Text and Context*, New York, Longman.
- WARNING, R., sept. 1979. « Pour une pragmatique du discours fictionnel », *Poétique*, 39, pp. 321-337.

Quelques ouvrages didactiques sur la lecture

- BEGUIN, A., 1982. *Lire-écrire*, Paris, L'École.
- Les cahiers pédagogiques*, 254-255, *La lecture*, Paris, 1987 (nouvelle éd. revue en 1989).
- CHARMEUX, E., 1975. *La lecture à l'école*, Paris, Cedic.
- CHARMEUX, E., 1985. *Savoir lire au collège*, Paris, Cedic.
- Le français aujourd'hui*, 61, *Lire ou ne pas lire*, Paris, 1983.
- Le français aujourd'hui* 90, *Lecture(s) méthodique(s)*, Paris, 1990.
- Le français dans le monde. Le point de vue du lecteur*, Paris, 1988.
- LÉON, Y., 1985. *Lectures interprétatives des œuvres littéraires*, Paris, L'École.
- Pratiques*, 35, *La lecture*, Paris, 1982.
- Pratiques*, 52, *Pratiques de lecture*, Paris, 1986.
- RINNE, M., 1987. *Savoir, pouvoir lire*, Comprendre les textes, Bruxelles, Labor.
- SLAMA, P., 1989. « L'analyse des textes littéraires : outils et références culturelles indispensables — 1. Textes courts », in *Nouvelle Revue Pédagogique, Français-Collèges*, 25, Paris.
- VIALA, A. et SCHMITT, M.-P., 1979. *Faire/lire*, Bruxelles, Didier.
- VIALA, A. et SCHMITT, M.-P., 1982. *Savoir-lire*, Bruxelles, Didier.
- VIGNER, G., 1979. *Lire : du texte au sens. Éléments pour un apprentissage et un enseignement de la lecture*, Paris, Cle international (Didactique des langues étrangères).